Dans la Torah (et plus largement le Tanakh), le mot « serviteur ” est souvent traduit du terme hébreu עבד (*‘eved*), qui signifie littéralement *esclave, serviteur, celui qui est au service de*.
Mais ce mot a plusieurs niveaux de signification : sur le plan social, il désigne parfois une personne soumise à un maître humain (comme dans les lois sur les esclaves hébreux, Exode 21) mais sur le plan spirituel, il désigne une relation d’alliance, de service librement consenti envers la Volonté.

Ainsi, Moïse est appelé « serviteur de YHWH” (עבד יְהוָה, *Eved YHWH*, Deutéronome 34:5), non pas comme un esclave, mais comme celui qui se met *au service de la transcendance*.

La transcendance (ce qui dépasse tout concept, tout être, tout nom) se distingue d’un Dieu -personne ou d’un maître hiérarchique, comme certaines traditions juives le reconnaissent explicitement, notamment dans la Kabbale et la philosophie juive médiévale (Maïmonide, Cordovero, Luria…). Le “ Dieu » transcendant (Ein Sof) est au-delà de toute forme, volonté, ou rapport de domination. Ce n’est pas un « maître » au sens anthropomorphique. Le service (‘avodah) n’est pas une soumission à une autorité extérieure, mais une orientation intérieure vers cette Réalité ultime.
On ne sert pas un *maître*, on sert le Réel en se rendant transparent à lui. Dans cette perspective, être *serviteur* signifie se rendre disponible à ce qui est plus grand que soi, non pas par obéissance, mais par alignement.

Dans les prophètes (Isaïe 42–53), le “ *serviteur de YHWH* ” devient un symbole collectif — Israël lui-même, ou le juste, qui incarne la volonté divine dans le monde. Ce *serviteur souffrant* ne sert pas par crainte, mais par compassion et lucidité : il porte le monde dans sa chair, il devient le canal de la Présence.

Dans la langue biblique, “ servir Dieu ” (*‘avodat Elohim*, עֲבוֹדַת אֱלֹהִים*) est une expression symbolique car dans la tradition juive, *Elohim* n’est pas un « être suprême personnel ». C’est un Nom qui désigne la manifestation du transcendant dans la multiplicité du monde (justice, lois naturelles, relations).

Dans la Kabbale (notamment chez le Ari et le Zohar), le mot עֲבוֹדָה (*avodah*, service) vient de la racine ע.ב.ד (*‘avad*), qui porte aussi le sens de raffiner, travailler la

matière. Le service, ce n'est plus " obéir ", c'est raffiner le monde — *avodat ha-berurim*, le travail de clarification. Chaque acte juste, chaque parole vraie, chaque rencontre sincère élève des étincelles divines (*nitzotzot*). Le juif ne sert pas un Maître, mais participe à la réintégration du divin dans le réel.

Donc, *servir*, c'est travailler à l'unité de l'Être.

Si ce n'est pas Dieu, *qui le Juif sert-il* ? Peut-être l'Autre ? Et c'est exactement là que la mystique rejoint l'éthique. Dans le judaïsme prophétique et dans la lecture éthique d'Emmanuel Levinas, *servir Dieu*, c'est servir autrui. Le visage de l'autre est la manifestation du divin dans le monde.

" Le service de Dieu passe par le service de l'homme. » – *Pirkei Avot 1:2 : « Le monde tient sur trois choses : la Torah, le culte (‘avodah), et les actes de bonté (gemilut hassidim). »*

En définitive, le Juif ne sert pas un maître, mais le *Sans-nom*, qui se révèle dans le visage, le souffle et la justice. Autrement dit, le service n'est pas subordination, mais alignement, le serviteur n'est pas un esclave, mais un canal de l'Unité et le Divin n'est pas l'Autre absolu, mais ce qui passe entre les êtres quand la relation devient juste.

Voyons comment cette idée se formule dans le Zohar, ou encore dans les écrits du Baal Shem Tov et du Rav Kook, qui font tous ce lien entre *servir Dieu* et *aimer, élever, écouter l'autre*, et allons au cœur du fil mystique du judaïsme — de Moïse au hassidisme — pour comprendre comment *« servir Dieu »* en est venu à signifier " *servir l'Autre »* et *révéler la Présence dans le monde*.

"*Et Moïse, serviteur de YHWH, mourut là…"* – Deutéronome 34:5

Dans le texte biblique, *‘eved YHWH* (עבד יהוה) désigne celui qui agit selon la Parole, pas celui qui se soumet aveuglément. Moïse sert en parlant avec le divin — *panim el panim*, "face à face". Ce service est dialogue, pas obéissance.

Le mot *‘eved* dérive de *‘avodah*, qui signifie aussi *culte* mais surtout *travail intérieur*. Déjà, dans l'Exode, l'idée est présente : quitter la servitude de Pharaon (le maître extérieur) pour le service de la liberté intérieure. Avec la sortie d'Egypte, l'hébreu ne cesse pas d'être serviteur, mais on change seulement de dimension : du maître humain au réel vivant.

Chez Amos, Isaïe, Jérémie, le “service de Dieu” devient justice sociale. “Je ne veux pas vos sacrifices, dit YHWH, mais la justice comme un fleuve.” — Amos 5:24. Le vrai service, c’est la droiture du cœur. Le culte perd son sens s’il ne s’incarne pas dans la relation à autrui. Ainsi, déjà dans le Tanakh, servir Dieu c’est servir le monde juste.

L’Autre devient le lieu de la Présence.

Dans le Zohar (XIII^{e} siècle) un seuil est franchi : le monde entier est une structure divine fracturée (les *sefirot*), et chaque acte humain peut réunifier les fragments du divin (*tikkoun*).

Servir, c’est réparer.

L’humain devient “ cocréateur ” avec le divin. La *Shekhina* (Présence divine immanente) est dite exilée dans le monde. Le service du juste (*tsadik*) est donc d’élever la Shekhina en agissant avec bonté et conscience. Ainsi la transcendance n’est pas “au-dessus”, mais en attente dans le monde et servir, c’est libérer le divin enfermé dans la matière, dans l’autre, dans soi.

Le Ari développe la grande vision mystique selon laquelle le monde est issu d’une contraction divine (*tsimtsoum*). Dieu s’est retiré pour laisser place à l’autre, mais cette création a provoqué une brisure des réceptacles (*chevirat ha-kelim*) et le rôle de l’humain c’est de réparer cette brisure en élevant les *étincelles* (*nitzotzot*). C’est le sens profond du *service* : rejoindre la Transcendance par l’acte même qui soigne l’immanence. Autrement dit, nous “servons Dieu” en restaurant le monde et dans chaque visage, chaque geste, on touche la source infinie (*Ein Sof*).

Le fondateur du hassidisme, le Baal Shem Tov, renverse encore la perspective : la transcendance n’est pas seulement au-delà, elle est dans tout. Chaque instant, chaque être, chaque relation peut devenir un acte de service divin (*avodat HaShem*). Ce service ne passe plus par l’austérité mais par la joie, la relation, la proximité.

“Quand tu parles à ton frère, parle à la Présence qui l’habite.” “Quand tu sers ton prochain, tu sers Dieu sans le nommer.”

Le *‘avodah be-Simha* (service dans la joie) du hassidisme signifie que le véritable service, c’est d’aimer et de bénir la vie telle qu’elle se présente, car la

transcendance s’y cache. Rav Abraham Isaac Kook, grand mystique et penseur moderne, a écrit que “Servir Dieu, c’est servir la vie. Plus la vie est sainte, plus elle est divine.” Pour lui, *avodat HaShem* ne signifie plus « servir une autorité », mais participer à l’évolution de la conscience universelle. Il relie la Kabbale et la modernité : Servir = sanctifier l’existence.

Dieu, le nom du lien ?

Si on lit la Torah (et les autres Écritures) au-delà de la théologie du pouvoir, le mot *Elohim*, *YHWH*, ou “Dieu” n’est plus le nom d’un Être, mais le Nom du Lien même — du rapport vivant entre tout ce qui est. Quand la Bible dit *“Dieu dit : que la lumière soit”*, elle ne parle pas d’un personnage parlant, mais d’un acte de relation : la parole, le souffle, la vibration qui met en lien ce qui était séparé. “Dieu” désigne ce qui relie le haut et le bas, le visible et l’invisible, la parole et le silence. C’est le principe de communion.

Dans ce sens, “Dieu” n’est pas le *terme* d’une relation (un “autre”) mais le tissu même de la relation.

Pas un sujet, mais la *trame du sens* qui unit les sujets.

Le Nom central de la Torah, יהוה (*YHWH*), n’est pas un nom propre. Il dérive du verbe היה – être, devenir. Grammaticalement, il signifie : “Celui qui fait être” ou “ce qui est en train d’être”. Autrement dit : YHWH, c’est *le processus d’être lui-même* — la dynamique du lien vivant. Quand Moïse demande « Quel est ton nom ? », la réponse n’est pas un mot mais un verbe : *Eh Yeh asher Ehyeh* — “Je serai ce que je serai.” (Exode 3:14)

Dieu se nomme comme un devenir relationnel : pas une essence fixe, mais une Présence en acte – celle qui se révèle *dans la rencontre*, pas dans la définition. Par ailleurs, dans la Thorah, le *Nom* de Dieu (*Shem YHWH*) désigne souvent la présence : “Je ferai demeurer mon Nom en ce lieu.” (Deut. 12:5)

Le “Nom” n’est pas un étiquette, mais le point de contact entre les mondes : le lien vibratoire entre l’humain et le réel. Le Nom de Dieu, c’est le *Nom du Lien*. Là où le lien est vivant : entre l’humain et la terre, entre deux visages, entre la parole et l’écoute :

“Dieu” est.

Les kabbalistes ne disent jamais : “Dieu est une personne.” .Ils parlent du divin comme d’un réseau d’émanations — les *Sefirot* — qui sont des relations d’équilibre et de flux.

Chaque *Sefira* est un aspect du lien : *Hessed* (Amour) – don ; *Guevoura* (Justice) – limite ; *Tiferet* (Harmonie) – lien entre les deux ; *Malkhout* (Présence) – le monde lui-même, réceptacle du lien.

“Dieu” n’est pas au-dessus de ces relations : il est leur circulation, leur souffle. Le divin, c’est l’entre : entre la rigueur et la compassion, entre le ciel et la terre, entre moi et toi. Le Baal Shem Tov enseigne : “Là où tu laisses passer l’autre, là réside la Présence.”

Le divin n’est pas dans un objet ou un dogme, mais dans l’ouverture entre deux consciences. C’est ce que Martin Buber reprendra dans *Je et Tu* : “Dans chaque rencontre authentique, le ‘Tu’ infini se révèle. Dieu n’est pas l’objet de la relation, mais la *dimension du entre*.” Ainsi : Quand je parle vraiment, Dieu est dans la parole ; Quand j’écoute vraiment, Dieu est dans le silence entre nous ; Quand je respecte la vie, Dieu est dans le souffle partagé.

Les mystiques chrétiens sont allés plus loin : “Dieu est le lien de l’amour”. Maître Eckhart disait : “Dieu est le lien d’amour entre les amants, non l’un ni l’autre.” Dans la Trinité mystique, *Dieu n’est pas trois personnes au sens littéral*, mais le mouvement d’amour entre l’Origine (Père), le Verbe (Fils) et le Souffle (Esprit). C’est exactement la même intuition que celle du *Ein Sof* kabbalistique : l’unité qui se révèle dans la pluralité des relations.

Previous post in series: ‹‹ Precedent Next post in series: Suivant ››

Auteur/autrice

- 
  Jean-Michel Maigne